



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes

1810.

Cervantes Saavedra, Miguel de

PARIS

Chap. XXI. Conquête de l'armet de Mambrin.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78743](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78743)

CHAPITRE XXI.

Conquêt de l'armet de Mambrin.

DANS ce moment, il vint à tomber un peu de pluie. Sancho voulait chercher son abri dans les moulins ; mais don Quichotte les avait pris en aversion, jamais il n'y voulut entrer ; et, tournant à droite, il n'avait pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'il aperçut de loin un homme à cheval qui portait sur la tête quelque chose d'aussi brillant que de l'or. Sancho, s'écria-t-il plein de joie, tous les proverbes sont vrais, principalement celui qui dit que *lorsqu'une porte se ferme une autre s'ouvre bientôt*. Cette nuit, la volage fortune a semblé se jouer de mes espérances ; mais ce matin elle vient m'offrir un beau dédommagement : selon toutes les apparences, le guerrier que je vois là-bas porte sur sa tête l'armet de Mambrin, que j'ai juré de conquérir. Monsieur, répondit Sancho, si j'avais la permission de parler comme autrefois, je vous dirais de

prendre garde que ceci ne soit encore des moulins à foulon. Va-t-en au diable avec tes foulons. Quel rapport peut-il y avoir entre un casque et des moulins ? — Plus que vous ne pensez, monsieur. Mais il m'est défendu de m'expliquer. — Malheureux incrédule, comment veux-tu que je m'abuse ? ne vois-tu pas venir à nous ce chevalier monté sur un cheval gris pommelé, portant sur sa tête un casque d'or ? — Je vois bien un homme monté sur un âne gris comme le mien, qui a sur la tête je ne sais quoi qui reluit. — Ce je ne sais quoi est l'armet de Mambrin. Allons, éloigne-toi promptement, et laisse-moi seul. Tu vas voir comment, sans perdre le temps en paroles, je vais terminer cette aventure, et m'emparer de l'armet. — Mon dieu ! monsieur, l'embarras n'est pas de m'éloigner ; mais je souhaite qu'il n'y ait pas ici des foulons. — Je vous ai déjà dit, frère, que vos réflexions m'ennuient ; et si vous me rompez encore la tête de foulons, mordieu ! je vous corrigerai de manière à vous en faire souvenir long-temps. Sancho craignit la colère de son maître, et ne souffla plus.

Je dois mettre au fait mes lecteurs de ce que c'était que ce guerrier, ce cheval, et cet

arme
et u
l'autr
deux
avait
tant
chez
cuivr
de g
tout
cuivr
Il éta
dit S
cela,
gris
d'or
Q
héro
en a
se j
plus
dans
bass
s'écr
pou
mèn
ce

des
tes
ntre
vous
ndu
ale,
s-tu
un
un
nme
ni a
le je
ons,
seul.
s en
, et
non-
ner;
ons.
ré-
ipez
vous
enir
son
ce
cet

armet. Il y avait dans ces environs un village et un hameau si petits et si voisins l'un de l'autre, que le même barbier servait pour les deux. Or, ce jour-là, un malade du hameau avait besoin d'une saignée, et un autre habitant de se faire la barbe; le barbier se rendait chez eux avec ses lancettes et son bassin de cuivre jaune: surpris par la pluie, craignant de gâter son chapeau, qui sans doute était tout neuf, il avait mis sur sa tête ce bassin de cuivre, qu'on voyait luire d'un quart de lieu. Il était monté sur un âne gris, comme l'avait dit Sancho; et don Quichotte, dans tout cela, voyait un chevalier sur un beau cheval gris pommelé, la tête couverte d'un casque d'or.

Quand le pauvre barbier fut près, notre héros, sans explication, courut à lui la lance en arrêt. Le barbier, qui vit arriver ce fantôme, se jette promptement à bas de son âne, et, plus léger qu'un chevreuil, commence à fuir dans la campagne, en laissant par terre le bassin de cuivre. Le païen n'est pas sot, s'écria don Quichotte; il imite le castor qui, poursuivi par les chasseurs, se coupe lui-même ce qu'on veut de lui. Sancho ramasse ce précieux armet. Par ma foi! dit l'écuyer

en prenant le plat à barbe, ce bassin-là est encore neuf, et vaut au moins huit réaux. Il le remet à son maître qui, l'essayant sur son front, et le tournant, le retournant pour l'y faire tenir, disait avec étonnement : Le païen pour qui l'on forgea ce casque devait avoir une furieuse tête; encore vois-je avec douleur qu'il y manque tout le morion. Sancho faisait tous ses efforts pour ne pas rire, se souvenant de la leçon qu'il avait reçue. Qu'as-tu donc? lui dit don Quichotte. Rien, monsieur, répondit-il; je songe à la grosse tête du premier possesseur de cet armet, qui ressemble singulièrement à un plat à barbe. — Il est vraisemblable, Sancho, que ce casque enchanté sera tombé par hasard dans les mains de quelque ignorant qui, sans connaître son mérite, en aura fondu la moitié; de l'autre il aura fait ce que tu vois, qui à la vérité a un peu l'air d'un plat à barbe. Mais que m'importe? je sais ce qu'il vaut; je le ferai remettre en état, et j'aurai un casque beaucoup meilleur que celui que le dieu Vulcain forgea pour le dieu des batailles: en attendant, je vais le porter tel qu'il est. — Vous êtes le maître, monsieur; mais que ferez-vous de cet âne, je veux dire de ce cheval gris pom-

melé
gris
je n
et, p
—
que
ne
enn
leur
ou c
maî
tau
mie
de
elle
con
ch
ma
je
bâ
d'
pl
de
l'e
d
n

melé, qui ressemble aussi beaucoup à un âne gris? Au train qu'a pris son pauvre maître, je ne crois pas qu'il revienne le chercher; et, par ma barbe! le roussin n'est pas mauvais. — Mon usage n'est pas de dépouiller ceux que j'ai vaincus, et les chevaliers d'autrefois ne s'emparaient guère des chevaux de leurs ennemis, à moins qu'ils n'eussent perdu le leur dans le combat. Laisse-donc ce cheval ou cet âne, comme tu voudras l'appeler; son maître le viendra reprendre. — J'aurais pourtant quelque envie de le troquer contre le mien, qui ne me paraît pas si bon. Les lois de la chevalerie sont terriblement étroites, si elles ne permettent pas de changer un âne contre un âne. Ai-je du moins la liberté de changer les hâts? — Je n'en suis pas sûr; mais, jusqu'à ce que je sois mieux informé, je pense que tu peux le faire.

Autorisé par cette décision, Sancho prit le bât tout neuf de l'âne gris pommelé, et se hâta d'en parer le sien, qui lui en sembla deux fois plus beau. Cela fait, nos voyageurs déjeunèrent des restes de leur souper, burent ensemble de l'eau du torrent, sans retourner la tête du côté des moulins, et, redevenus bons amis, ils continuèrent leur route, en laissant aller à son gré

Rossinante, que l'âne suivait avec une fidèle amitié. Bientôt ils se retrouvèrent dans la grande route. Alors Sancho dit à son maître :

Je vous demande, monsieur, la permission de causer un peu avec vous : depuis que votre seigneurie m'a imposé ce terrible silence, j'ai perdu une foule de bonnes pensées, et je voudrais mettre à profit celles qui me viennent dans ce moment. Parle, Sancho, répondit don Quichotte; mais sois bref; les meilleurs discours ennuiient quand ils se prolongent. — Depuis quelques jours, monsieur, je réfléchis que nous ne gagnons pas grand'chose à chercher ainsi les aventures; car enfin, vous avez beau vaincre et faire de belles actions dans ces déserts, personne ne les voit, personne n'en sait rien; et votre valeur n'obtiendra point ainsi la renommée dont elle est digne. Mon avis serait que nous nous missions au service de quelque empereur, ou de quelque prince qui fût en guerre avec son voisin, parce qu'alors votre courage, votre force surnaturelle, votre sagesse incomparable, seraient utiles, seraient en vue, et nous attireraient des récompenses : alors vous ne manqueriez pas d'historiens qui mettraient par écrit vos exploits. Je ne parle pas des miens, je sais qu'ils ne passent pas ma petite qualité

d'écu
dans
ma p
man
ce po
le m
d'av
est c
ordin
Un
mon
enfa
capi
cria
pen
renc
en c
d'ac
de l
pré
act
ore
pal
ce
rel
les
fle

d'écuyer; quoique, si l'on parle des écuyers dans les histoires de chevalerie, j'espère y tenir ma place. — Ce que tu dis là, Sancho, ne manque pas de raison; mais, avant d'arriver à ce point, il est nécessaire d'avoir un peu couru le monde en cherchant les aventures, afin d'avoir acquis de la gloire. Une fois que l'on est connu, voici comment les choses se passent ordinairement :

Un chevalier arrive à la cour d'un puissant monarque : tout le monde, jusqu'aux petits enfans, courent le recevoir aux portes de la capitale; on l'entoure, on l'accompagne en criant : C'est le chevalier du Soleil, ou du Serpent, ou de quelque autre emblème qu'il a su rendre célèbre; c'est celui, dit-on, qui vainquit en combat singulier le géant Brocabrun du bras d'acier, celui qui désenchantait le grand Mamelu de Perse, retenu captif par un magicien depuis près de neuf cents ans. Ses louanges, ses grandes actions volent de bouche en bouche jusqu'aux oreilles du roi, qui se met aux fenêtres de son palais. Le roi, qui connaît déjà de réputation ce chevalier, le voit à peine paraître, qu'il se retourne vers sa suite, et dit : Allons! que tous les chevaliers de ma cour aillent recevoir la fleur de la chevalerie. On obéit, et le roi lui-

même vient au-devant du chevalier jusqu'au milieu du grand escalier; il lui tend la main, l'embrasse, et le mène aussitôt à l'appartement de la reine. Là se trouve l'infante sa fille, qui est une des plus belles princesses de la terre. A peine l'infante et le chevalier jettent les yeux l'un sur l'autre, que, par un attrait plus qu'humain, sans savoir comment ni pourquoi, ils s'enflamment réciproquement, et brûlent de trouver les moyens de se parler de leurs tendres peines. On conduit le chevalier dans un appartement superbe, on le désarme, et l'on couvre ses épaules d'un riche manteau d'écarlate. S'il était déjà beau sous le fer, combien le paraît-il davantage sous la pourpre ! Il va souper avec le roi, avec la reine et l'infante, à laquelle il lance à la dérobée des regards remplis d'amour; et la jeune princesse y répond avec la pudeur convenable; car elle est extrêmement pudique.

Le soupé fini, l'on voit entrer dans la salle un hideux et petit nain qui conduit une très-belle dame au milieu de deux géans. Le nain propose une aventure, arrangée par un ancien enchanteur, de manière que celui qui la terminera sera regardé comme le meilleur chevalier du monde. Le roi ordonne à tous les chevaliers

présen
vient
arrivé
ravie
y a d
en gu
qu'au
dema
armée
l'en r
dans
à trav
où la
parle
a mis
beau
va ch
inqui
l'hon
sa vi
vient
au tr
ses l
ensu
prin
prie
chev

présens d'éprouver cette aventure : nul n'en vient à bout que le chevalier nouvellement arrivé. Sa gloire en augmente, et l'infante est ravie d'avoir si bien placé ses affections. Ce qu'il y a de bon, c'est que le roi se trouve justement en guerre avec un autre puissant monarque, et qu'au bout de quelques jours le chevalier lui demande la permission d'aller servir dans ses armées. Le roi y consent avec joie; le chevalier l'en remercie avec respect; et le même soir, dans la nuit, il va faire ses adieux à l'infante, à travers une jalousie qui donne sur le jardin, où la jeune princesse est déjà venue souvent lui parler, suivie d'une demoiselle d'honneur qu'elle a mise dans sa confiance. Le chevalier soupire beaucoup, l'infante s'évanouit : la demoiselle va chercher de l'eau, et témoigne une grande inquiétude que l'aurore ne paraisse, parce que l'honneur de la princesse lui est plus cher que sa vie. L'aurore ne paraît point; l'infante revient à elle, et daigne passer sa main blanche au travers de la jalousie; le chevalier y attache ses lèvres, et la baigne de ses larmes. Il convient ensuite d'un certain moyen pour donner à la princesse de ses nouvelles, et la princesse le prie de hâter autant qu'il pourra son retour. Le chevalier le promet, le jure, baise encore la

main de l'infante, et se retire pénétré d'une si grande douleur, qu'il est tout près d'expirer.

Il regagne son appartement, se jette sur son lit et ne peut dormir. Dès qu'il fait jour, il se lève, va prendre congé du roi, de la reine, et demande la permission de prendre aussi congé de l'infante. Mais on lui dit qu'elle est indisposée; et notre chevalier, qui ne doute point que ce ne soit un effet de sa douleur, est près de se trouver mal. La demoiselle d'honneur, qui est là, court tout rapporter à la princesse. La princesse pleure beaucoup, et dit à sa demoiselle d'honneur qu'un de ses plus grands chagrins est d'ignorer si son chevalier est de race royale. La demoiselle l'assure que son chevalier ne serait pas si brave, si galant et si aimable, s'il n'était pas de race royale. Ces raisons consolent un peu l'infante, qui, pour ne rien faire paraître, sort de sa chambre au bout de deux jours.

Le chevalier est déjà bien loin. Il fait la guerre, combat, triomphe, gagne plusieurs batailles, prend une foule de villes : tout cela est l'affaire de peu de temps. Il revient à la cour, va voir l'infante à la jalousie, et convient avec elle de demander sa main pour récompense de ses services. Il la demande; le roi la refuse

parce
valie
l'infan
est r
que l
je n
pas s
meu
Voil
on l
dem
de l
d'un
V
et c
mor
arriv
doan
de r
mèr
plus
chr
pri
qui
nou
que
je s

parce qu'il ne connaît pas la naissance du chevalier : mais, soit qu'il l'enlève, soit autrement, l'infante finit par être sa femme; et le père en est ravi, d'autant plus qu'on découvre bientôt que le chevalier est fils d'un très-puissant roi de je ne sais quel royaume qui souvent même n'est pas sur la carte. Alors nécessairement le père meurt, l'infante hérite; et voilà le chevalier roi. Voilà le moment de récompenser son écuyer : on lui donne une île, et on le marie avec la demoiselle d'honneur qui a servi les amours de l'infante, et qui presque toujours est la fille d'un duc ou d'un grand seigneur du royaume.

Voilà le plus beau, pardi ! s'écria Sancho ; et c'est tout ce que je demande. Par ma foi, monsieur, je suis convaincu que tout cela doit arriver au chevalier de la Triste figure. — N'en doute point, mon ami ; car tout ce que je viens de raconter est toujours arrivé exactement de même à tous les chevaliers errans. Il ne reste plus qu'à nous informer quel est le roi païen ou chrétien qui est en guerre et qui a une jolie princesse. Nous avons du temps pour cela. Ce qui m'inquiète davantage, c'est que, lorsque nous en serons là, j'aurai de la peine à prouver que je suis de famille royale. Quoiqu'assurément je sois gentilhomme et bien reconnu pour tel,

le roi aura peut-être de la répugnance à me donner sa fille, si le sage qui écrira mon histoire ne parvient pas à découvrir que je suis arrière-petit-fils de souverain. Il est vrai que j'aurai la ressource d'enlever l'infante, qui ne demandera pas mieux; et le temps ou la mort apaisera la colère du roi mon beau-père. — Vous avez raison, monsieur, et je suis d'avis que vous commenciez par l'enlèvement. Ce n'est pas la peine, comme disent certains vauriens, de demander ce qu'on peut prendre; une fois qu'on est nanti, on plaide à merveille de loin. Ce que j'y vois de plus triste, c'est qu'en attendant que la paix se fasse, et que vous jouissiez tranquillement du royaume, le pauvre écuyer vivra de l'air du temps, et se passera de récompense, à moins que la demoiselle d'honneur ne se fasse enlever avec l'infante, ce qui serait assez convenable. — Personne ne s'y opposera, Sancho; sur-tout quand elle l'aura jugé digne de devenir son époux. — Oh! pour digne, il n'y a rien à dire; je suis des vieux chrétiens, monsieur, et cela suffit pour être comte. Allez, soyez persuadé que le manteau ducal m'ira fort bien: j'ai déjà été bedeau d'une confrérie, et j'avais si bonne mine avec ma robe, que tout le monde disait qu'il fallait

me f
d'or
visag
à te
barb
qui
une
tout
sieur
marc
il se
Je d
répo
gran
l'usa
Cela
tête.
tu ve
dout
sonn
de m
reste
Il
aper

me faire marguillier. Vous jugez qu'une robe d'or et de perles ne gâtera rien à l'air de mon visage. — Sans doute; mais je t'exhorte alors à te faire plus souvent la barbe. — J'aurai un barbier pour cela, qui ne me quittera point, et qui marchera toujours derrière moi; comme une fois que j'étais à Madrid, je vis passer un tout petit monsieur, suivi d'un autre beau monsieur qui s'arrêtait quand le premier s'arrêtait, marchait quand il marchait, se retournait quand il se retournait; enfin avait l'air d'être sa queue. Je demandai ce que cela voulait dire: on me répondit que le tout petit monsieur était un grand, et que l'autre était son écuyer, et que l'usage voulait qu'il se tint toujours derrière. Cela me parut singulier, et je le notai dans ma tête. — Ainsi, Sancho, au lieu d'un écuyer, tu veux avoir à ta suite un barbier? — Sans doute, cela me paraît plus utile et plus raisonnable. Mais chargez-vous de devenir roi et de me faire comte; moi je me charge de tout le reste.

Ils en étaient là, lorsqu'en levant les yeux ils aperçurent ce qu'on va dire.
